

La production d'un événement: le troisième millénaire

PAR

PIERRE BIDART*

Si une construction *a posteriori* de l'histoire a mis en avant une prétendue peur de l'An Mille, nous observons en France, à la veille de la célébration du troisième millénaire, une sorte de frénésie événementielle dont le sens et l'ampleur ne peuvent laisser indifférent l'observateur des sociétés modernes. Pour l'historien G. Duby, le XIXe siècle aurait contribué à donner à la rumeur de la peur de l'An Mille un statut de vérité historique pour les besoins du romantisme ambiant ; des historiens comme Michelet, Lavallée et Martin confortant les exagérations puisées dans le mythe de folles terreurs évoqué par les récits d'un moine, Raoul Glaber, qui écrivit entre 1026 et 1048, et dans des chroniques douteuses, du onzième siècle également, de Sigebert de Gembloux. Contredisant la légende, l'an 1000 ne connut aucun événement bouleversant.

Bien des confusions sont faites entre le millénarisme, la fin du monde et l'Apocalypse, pour expliquer les origines de la peur du millénaire. La perspective millénariste ne signifie nullement la crainte de l'an 1000 ou d'un multiple fatidique pour l'humanité. Appelé aussi chiliasme, le millénarisme est, comme le rappelle Jean Delumeau dans *Mille ans de bonheur* (Fayard), la croyance en une période de bonheur terrestre pour les hommes entre le temps présent et la fin des temps. Une sorte d'avant-goût du paradis dont l'idée se remarque déjà dans des religions antérieures au christianisme qui le tire d'une prophétie de Daniel et de la prophétie de Saint Jean. Le Christ reviendrait régner pendant mille ans avec des Justes ressuscités tandis que Satan serait condamné à l'impuissance. Bien avant les Témoins de Jehovah, les Mormons, les Adventistes, les croisés du Reich de mille ans et les adeptes du New Age, Saint Augustin y a adhéré un moment avant d'adopter une interprétation qui conduit l'Église à affirmer que nous sommes déjà dans ce millenium, temps non quantifiable entre l'Ascension et le Jugement dernier. L'idée de la fin du monde a été développée à de nombreuses reprises pour servir des desseins terrestres difficilement avouables (l'élection d'un pape, par exemple). Les prédictions floues de Saint Malachie et de Nostradamus, mais aussi celles distillées lors des apparitions de la Vierge Marie, à La Salette (en 1846) et à Fatima (1917) figurent parmi les contributions les plus significatives à cette vision de la fin du monde. Quant à l'apocalypse, une interprétation erronée de ce terme lui attribue le sens premier de catastrophe, cataclysme, vision

d'horreur alors qu'il signifie "révélation". En effet, le mot grec *apokaluptein* a le sens de "lever le voile". L'Apocalypse, généralement attribuée à Jean, qui l'aurait rédigée sur son lieu d'exil, à Patmos, fut longtemps prise au pied de la lettre de son prologue où il est écrit "heureux le lecteur et les auditeurs de cette prophétie, s'ils en observent le contenu, car le temps est proche", c'est-à-dire le temps de la fin des temps.

Ces précisions sémantiques et historiques données, hasardons-nous à esquisser l'anthropologie des modalités de construction d'un événement, nécessairement singulier, celui de l'avènement du Troisième millénaire. Cet événement paraît, *a priori*, dans son déroulement emphatique, faire appel plutôt aux sirènes du bonheur et aux ressources d'une société d'abondance qu'à des réflexes de peur, comme si son objectivation et son dépassement allaient se vivre dans une sensation de vertige.

L'avènement du troisième millénaire est en train de susciter une multitude de manifestations qui, toutes, entendent marquer et célébrer le passage au troisième millénaire, c'est-à-dire une pure temporalité dont l'écho se veut universel (sans être nécessairement sensible dans toutes les sociétés) et que les sociétés de modernité tardive sont en train de constituer en *événement*.

Le gouvernement français présidé par M. Alain Juppé devait mettre en place une mission pour la célébration de l'an 2000, de laquelle font partie des personnalités scientifiques de renom telles que la sémiologue Julia Kristeva et le sociologue Emmanuel Todd.

Dans une conférence de presse prononcée le 3 avril 1997, le Premier Ministre Juppé annonçait "les grandes orientations de la célébration de l'an 2000 par la France". De nombreuses propositions ou initiatives étaient pressenties par cette mission, dont certaines surprenantes pour ne pas dire étranges :

- La mission a pris l'initiative d'organiser 20.000 voyages en France, en Europe et dans le monde pour 20.000 jeunes qui auront 20 ans en l'an 2000.
- Le Ministère des Petites et Moyennes Entreprises se propose de favoriser la création d'un club de 2000 artisans pour l'an 2000.
- 20 photographes travailleront sur les enfants de l'an 2000 dans le monde.
- La mission propose de lancer un concours pour la création d'un "objet du futur". Les projets retenus seront présentés à Nantes en l'an 2000, dans le cadre du programme "les mondes inventés" et pourront déboucher sur le dépôt de 100 brevets.

- La Symphonie de Malher sera interprétée cette année-là par 2000 choristes et musiciens sur le Parvis de la Défense. Cette initiative sera prise en collaboration avec le Conseil de l'Europe et rassemblera 2000 choristes de 48 pays.
- Dans la ville de Brest, qui a choisi le thème de la mer, 2000 bateaux (anciens, de plaisance ou de commerce) navigueront sous voile en mer d'Iroise avant de rentrer au port où ils seront ouverts au public.

Autre initiative originale, la ville de Paris décidait d'installer le samedi 5 avril, sur la Tour Eiffel, un immense panneau affichant "le jour 1000", de manière à décompter, jour après jour, le temps restant avant de basculer dans le 3e millénaire. Tous les grands restaurants parisiens sont réservés pour la soirée de l'an 2000, ce qui a donné lieu à une enquête ethnographique de notre part auprès de *La Tour d'Argent* et du *Maxim's*. Le propriétaire du premier, M. Claude Terrail, m'a confié avec une autosatisfaction non dissimulée que le fait même de venir dîner à *La Tour d'Argent* était un événement digne d'accompagner cet autre événement que serait l'avènement de l'an 2000. Et pour le célébrer avec emphase, le client pourra consommer une fine de champagne de 1788. L'entretien engagé au restaurant le *Maxim's* avec l'un des directeurs sera brusquement interrompu par un message du Directeur Général l'invitant à ne rien dire sur les festivités de la nuit de l'an 2000. Je réussis néanmoins à savoir que la première réservation pour cette nuit avait été faite en 1988 par un couple australien. Enfin, dernière illustration de cette pression événementielle, des avions Concorde sont d'ores et déjà loués par des clients qui souhaitent, compte tenu de la vitesse de l'avion, célébrer plusieurs fois l'an 2000, en bénéficiant du changement de fuseaux horaires.

Cette mobilisation sociale polymorphe autour d'un événement réduit à une pure temporalité invite à poser plusieurs questions d'ordre empirique et épistémologique. Celles-ci ont trait à l'examen des présuppositions justifiant la définition de l'événement, la nature discursive ou récitative de l'événement, les rapports entre une théorie générale de la constitution de l'événement et l'approche empirique de sa fabrication, le statut de l'événement à venir dans ses ressemblances et ses différences avec l'événement entendu comme fait passé, la place de l'événement ou la productivité "chronotypique" dans les sociétés de modernité tardive. J'emploie à dessein le concept de *chronotype* par analogie avec la théorie du *chronotope* inventée par *Bakhtine* et utilisée par James Clifford dans son ouvrage *Malaise dans la culture*. Cette recherche pourrait recevoir comme sous-titre la mention suivante : "de la productivité chronotypique dans les sociétés modernes". On l'aura compris, toutes ces questions s'inscrivent au sein de cette immense problématique du temps si souvent abordée par la philosophie¹ et l'histoire en particulier. Au carrefour de plusieurs disciplines, le temps a été

aussi l'objet d'une expérimentation politique radicale avec la Révolution française qui a voulu imposer un nouveau calendrier politique laïcisé incarnant la République (l'an I de la République...), en rupture avec une conception du temps ponctué par le calendrier. Expérience limitée dans le temps, vouée à l'échec, qui illustre avec éclat l'étroitesse des relations entre une société et *son* temps. S'agissant de la philosophie, comment ne pas rappeler le passage célèbre de Saint Augustin dans ses *Confessions* (Livre XI ; Husserl le rappelle dans ses *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* 1905) où il souligne comment et combien la notion du temps est l'expression directe du "caractère énigmatique" de l'expérience qui la propose. Il y livre cette confession presque pathétique de l'expérience du temps : "si l'on ne me demande pas ce qu'est le temps, je sais ce qu'est le temps ; si on me demande de l'expliquer, je ne sais rien". Impression de familiarité, d'un côté ; échec du langage pour le transformer en un véritable objet discursif, de l'autre. Saint Augustin avait, en réalité, découvert les différentes dimensions qui caractérisent le temps et qui nous préoccupent aujourd'hui, à savoir les aspects ontologiques, cosmologiques et phénoménologiques. On peut retenir en particulier l'idée de la relation avec le "réel" qui nous semble souvent "proche et lointain" ; et le temps nous apprend "l'indéchiffrable unité de cette distance et de cette proximité"². Sans doute est-ce pour cette raison que Husserl conseillait à ses auditeurs au début de ses *Leçons* de mettre hors circuit "le temps objectif" et tout ce que le fait de l'avoir posé comme objet engendre de "certitudes" théoriques ou usuelles³. Saint Augustin utilise la métaphore de la "forêt épaisse" pour désigner le temps qui est une somme, un enchevêtrement de discours et d'interprétations de discours, de thèmes, de modes de représentations et d'intentions. Avec cette multiplication de manifestations pour célébrer le 3^e millénaire, "la forêt épaisse" semble se transformer en un espace de croisements labyrinthiques qui rendent la quête de sens difficilement lisible et intelligible. Avant *l'événement* de l'an 2000, nous avons affaire à l'avènement de l'an 2000. Ceci pose la question de la représentation de l'événement passé et de l'événement à venir dans leurs expressions pratiques et théoriques.

Selon Paul Ricoeur, plusieurs présuppositions peuvent être notées à propos de l'événement passé, comme autant d'évidences trompeuses. D'une part, l'événement passé a la propriété absolue d'avoir en lieu, indépendamment du travail de reconstruction ou de construction. Celui-ci est le produit de l'action humaine ; les événements passés pouvant être assignés à des agents humains. Enfin, dans le champ de la communication, l'événement passé apparaît dans une altérité absolue affectant notre capacité de communication.

Selon le même auteur, ces assertions de caractère ontologique peuvent être complétées par une autre série d'assertions de nature épistémologique :

l'opposition de la singularité non répétable de l'événement physique ou humain à l'universalité de la loi (l'événement est ce qui n'arrive qu'une fois) ; l'opposition entre contingence pratique et nécessité logique ou physique (l'événement est ce qui aurait pu être fait autrement). Enfin, l'altérité a sa contrepartie épistémologique dans la notion d'*écart* par rapport à tout modèle construit ou tout invariant⁴.

Cette vision de l'événement, illustrée par l'histoire événementielle, laquelle sera si fortement combattue par l'École historique française des *Annales*, envisage faiblement de parler de la part de construction ou de reconstruction dans l'événement et encore moins des modalités d'existence de l'événement. La Révolution française est un événement historique marquant l'avènement des temps modernes dans leur traduction politique et ayant une forte dimension symbolique à en juger par les effets d'entraînement dans de nombreux autres pays. Le sens original de cet événement historique continue de garder son "efficacité" par le commentaire dont la Révolution française est l'objet depuis deux siècles. Celle-ci existe donc de deux manières : comme *fait historique* et comme *commentaire* ou récit, tout en sachant que ce n'est pas tant l'événement qui est commenté ou récité, que le sens ou la portée de l'événement.

La thématique du récit appelle ici des développements complémentaires. On n'entend pas par *récit* un genre littéraire comme il pourrait s'agir du roman ou de la poésie. Il faut entendre par récit, selon J. Desanti, l'engagement de la parole dans le temps et l'engagement du temps dans la parole⁵. Cet axe de réciprocité est essentiel car il signe la spécificité du récit mais aussi sa valeur opératoire : quand nous parlons du passé, du futur ou du présent, selon des cas, notre présent, notre passé et notre futur interfèrent sans cesse et de manière nécessaire. Dans cette frénésie événementielle qui nous "porte" vers l'an 2000, c'est bien notre présent qui submerge ce passage au 3^e millénaire ; c'est aussi ce futur énigmatique et fascinant qui vient sur un mode presque phantasmatique saisir notre présent.

Cette approche du récit comporte deux questionnements incontournables : qui est le récitant et qu'est-ce qui est récité ? On compte parmi les récitants : les gouvernants avec leurs obscures et évidentes intentionalités politiques ; les cercles savants constitués d'historiens, d'anthropologues ou de sociologues qui produisent ou vont produire de la connaissance en vue de ce 3^e millénaire ; la multitude des individus célèbres ou anonymes qui entendent écrire leur propre récit de cet événement par un dîner, un voyage, une action *extra-ordinaire*. Quant à la définition de ce qui est récité, l'an 2000 recouvre, comme nous l'avons déjà dit, une pure temporalité relevant d'un simple constat physique : nos horloges donneront 1 heure, compteront les secondes précédant le 3^e millénaire et de la même manière les secondes succédant au basculement dans ce 3^e millénaire. Nous transformons ce basculement en événement dans la mesure où nous y

voyons une *discontinuité positive*, c'est-à-dire un futur potentiellement riche de promesses. L'événement ne serait-il pas d'une certaine manière l'expression métaphorique de ce passage ? L'objet du 3^e millénaire repose en définitive sur une *vacuité* remarquable qui appelle les réflexions suivantes sur la conception du temps au sein des sociétés modernes. Ne pouvant pas fonder une vision essentialiste du temps, les sociétés modernes –qui sont d'ailleurs très peu perméables aux essences–, se trouvent confrontées à un paradoxe ou plutôt sont obligées de penser sur un mode paradoxal. D'un côté, nous développons une conception domestique et rationnelle du temps : dans le centre G. Pompidou, à Paris, une horloge –le Génitron– (enlevé en 1986 de son endroit) avait été installée pour nous indiquer à chaque seconde le nombre de secondes nous séparant de l'an 2000. Nous manifestons ainsi la conception d'un temps réglé, mesuré et inexorable. Nous utilisons le temps pour mesurer le temps quand nous alignons les secondes ou les jours pour dire notre distance de l'an 2000. De l'autre, nous abordons le 3^e millénaire sur le mode de l'émotion programmée, en cédant aux tentations les plus inattendues du *langage festif* comme si celui-ci –autre manière de parler de la *convivialité*– pouvait *transfigurer* un temps domestique modeste voire pauvre. Recherche obstinée d'une poétique du temps ! Cette conjonction de l'ordre du positivisme, de la rationalité, illustré par la dimension domestique du temps, et de l'ordre de l'émotion peut expliquer la ferveur et l'ampleur des intentions événementielles observables en France, pays plus sensible probablement que beaucoup d'autres au travail de symbolisation politique sur le temps.

Afin de qualifier la rhétorique événementielle dans des expressions répétitives (l'événement-anniversaire) et dans des expressions singulières et atypiques (l'événement unique), la lecture de J. Clifford, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle*⁶, nous paraît pouvoir inspirer de fécondes réflexions à travers le concept de *chronotope*, d'origine littéraire, que celui-ci emprunte à M. Bakhtine⁷. Littéralement "espace-temps", le chronotope est un cadre de fiction où les relations de pouvoir liées à l'histoire deviennent visibles et où certains récits peuvent "se dérouler" : le navire marchand dans les récits d'aventure et d'empire de Conrad, le salon bourgeois dans le roman social du XX^e siècle. "Dans le chronotope de l'art littéraire, a lieu la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret. Ici, le temps se condense, devient compact, visible par l'art ; tandis que l'espace s'intensifie, s'engouffre dans le mouvement du temps, du sujet, de l'histoire"⁸. Par analogie avec ce concept, celui de *chronotype*, abordant seulement la dimension temporelle, permet de qualifier certains événements –les millénaires, les centenaires, etc.–, en proposant un cadre fictif à l'intérieur duquel le récit du temps se dissout dans l'expression d'une pure temporalité. Les modes de formulation des manifestations prévues pour le 3^e millénaire et en particulier les variations

chiffrées, établies sur le mode du jeu, autour de l'an 2000, confirment l'intention de célébrer, non des valeurs, des savoirs, des acquis, des volontés nouvelles, mais un simple passage du millénaire. Cet événement n'est pas plus une pensée qu'il ne livre une pensée du futur qui eût pu être le support d'une fonction identitaire, d'une intelligibilité de soi. L'effort d'imagination pour construire cet événement peut donner à penser que s'y exprime un effort de définition de quelque chose de non dit, comme si "l'intériorité" de l'événement était étouffée par l'excès "d'extériorité" de celui-ci. Le temps passant, on saura si la célébration de ce 3^e millénaire se sera épuisée dans l'acte même de célébration ou aura produit une connaissance, stimulé le regard sur nous-mêmes, sur notre passé, notre présent et notre futur. Ces réflexions de Voltaire, quoique bien lointaines dans le temps, méritent d'être rapportées : "on a grand soin de dire quel jour est donnée une bataille, et on a raison. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette, et même l'entrée d'un ambassadeur dans laquelle on n'oublie ni son suisse ni son laquais. Il est bon qu'il y ait des archives de tout afin qu'on puisse les consulter dans le besoin ; et je regarde à présent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais, après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de batailles, et la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étais guère plus instruit au fond. Je n'apprenais là que des événements"⁹. En l'occurrence, le plus pathétique des événements serait celui qui n'apprendrait rien sur l'histoire de nos sociétés.

(Avril 1997)

NOTES ET RÉFÉRENCES

* Université de Pau.

¹ Voir notamment P. Ricoeur, *Temps et récit*, tome 1 : *L'intrigue et le Récit historique*, Paris, Édition Le Seuil, 1983, 404 pages ; tome 2 : *La Configuration dans le récit de fiction*, Le Seuil, Paris, 1984, 298 pages ; tome 3 : *Le temps raconté*, Paris, Le Seuil, 1985, 533 p. J. T. Desanti, *Réflexions sur le temps. Variations philosophiques*, Paris, Éditions Grasset, 1992, 155 p.

² J. T. Desanti, ouvrage cité, p. 14.

³ *Idem*, p. 66.

⁴ P. Ricoeur, tome 1, ouvrage cité, page 174 et suivantes.

⁵ J. T. Desanti, ouvrage cité, pages 62 et 63.

- 6 J. Clifford, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris, École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, 1996 (pour la tradition française), 389 p.
- 7 M. Bakhtine, "Forms of Time and the Chronotope in the Novel", dans *The Dialogic imagination*, Michael Holquist (ed.), Austin, University of Texas Press ; 1981, pp. 84-258 (texte datant de 1937). En français, "Formes du temps et chronotope dans le roman", dans *Esthétique et théorie du roman*, trad. Daria Olivier, Paris Gallimard, coll. "Tel", 1978, pp. 235-398.
- 8 M. Bakhtine, ouvrage cité, p. 237.
- 9 Cité par P. Ricoeur, tome 1, ouvrage cité, p. 374.